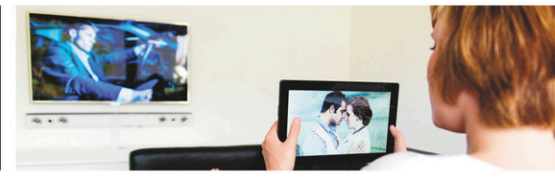




Le concours  
**Les Francouvertes** souffle  
ses 20 bougies *Page E 3*



La consommation de  
la **télé** chez la génération  
du numérique *Page E 7*

# CULTURE

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 7 ET DIMANCHE 8 MAI 2016



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

La cinéaste et auteure Anais Barbeau-Lavalette et l'acteur et chanteur Émile Proulx-Cloutier proposent, avec *Pôle Sud*, documentaires scéniques, un premier spectacle de quartier.

## La vie des autres

MARIE LABRECQUE

**T**héâtre de tant d'explorations différentes au fil des ans, Espace libre présenterait, avec *Pôle Sud*, documentaires scéniques, son premier « spectacle de quartier ». Une tentative d'abattre les murs entre l'institution théâtrale et son milieu en conviant certains de ses habitants sur scène. Et les gens du Centre-Sud auraient déjà commencé à s'approprier l'œuvre, contactant la billetterie de la salle sise rue Fullum afin de venir voir « le spectacle de nous autres »...

Création d'un couple multidoué, la cinéaste et auteure Anais Barbeau-Lavalette et l'acteur et chanteur Émile Proulx-Cloutier, *Pôle Sud* est aussi le mariage de deux médiums: le documentaire filmique et le théâtre. Un concept original déjà expérimenté dans *Vrais mondes: documentaires scéniques*, il y a deux ans à la Cinquième Salle.

Elle a ratissé le quartier, conduit des entrevues en profondeur auprès de personnes « contentes de partager leur histoire », pour finale-

ment en retenir huit. Un matériel intime, capté uniquement par un discret preneur de son, ensuite ramené à l'essentiel par son montage à lui. Le duo a imaginé une forme hybride, qui n'est pas du théâtre, pour relayer leurs confidences sans passer par des acteurs. « Ce qui

**« On n'a pas tant cherché l'extraordinaire qu'à tracer un portrait poétique, rigolo, bouleversant du quartier »**

*m'intéresse dans les documentaires, c'est la parole spontanée, dont l'authenticité est dure à reproduire*, explique Émile Proulx-Cloutier. *Quand les gens se livrent en toute confiance, il y a quelque chose de très original, tant dans le choix des mots que dans la manière de les dire. C'est souvent inimitable.*

Afin de combiner l'unicité du témoignage et cette force de la scène qu'est la présence physique, sans pour autant contraindre leurs interviewés à performer, les créateurs ont séparé le corps et la voix. La trame sonore préenregistrée,

enrichie d'ambiances « enveloppantes », devient le moteur du spectacle. Puis, pour chaque court tableau, le metteur en scène a créé un cadre qui vise à rendre confortables ces néophytes du théâtre, qui reproduisent sur scène des gestes de leur quotidien ou de leur métier. Dans cette forme nouvelle qu'ils en sont encore à inventer, « l'éclairage joue un peu le rôle de la caméra. Notre ambition, c'est d'être "spectaculaire", de se servir des outils que la scène offre pour que la soirée soit captivante, voire magique ».

Anais Barbeau-Lavalette s'avoue bouleversée de voir que ces gens, qui sont allés très loin en entrevue, acceptent le risque vertigineux de venir sur scène partager une histoire « ultrapersonnelle » devant un public. Contrairement à un documentaire filmique, les sujets seront directement confrontés aux réactions des spectateurs.

Comment éviter le voyeurisme? Ma question, la réalisatrice se la pose à chaque documentaire. « On est toujours en position de funambule. La ligne est mince. Mais je pense que c'est une question de relation avec le sujet. Il y a eu plusieurs rencontres, et un lien s'est créé avant

l'entrevue. Après, l'aventure c'est de plonger dans des mondes où on ne va pas, ou très rarement. »

La « convention théâtrale implique un consentement », ajoute son conjoint. Et la « présence de la personne sur scène nous oblige à valider le montage auprès d'elle. »

**Portrait de quartier**

Leur collage révèle des êtres pas si ordinaires. Trouver des « personnages » dans la réalité, ce n'est, étonnamment, pas difficile, pour peu qu'on prenne le temps de creuser, affirme Émile Proulx-Cloutier. Ou qu'on écoute leur narration singulière. « Un bon personnage, même en fiction, n'a pas nécessairement vécu des aventures rocambolesques. C'est quelqu'un à qui on a accès d'une façon originale. C'est un chemin particulier pour se rendre à une humanité. »

« On n'a pas tant cherché l'extraordinaire qu'à tracer un portrait poétique, rigolo, bouleversant du quartier, intervient sa partenaire. Une photo vivante de ce qui rend Centre-Sud humain. » La cinéaste d'*Inch'Allah* compare le spectacle à une

VOIR PAGE E 2 : AUTRES

## James Taylor, ou la minutie du bonheur

SYLVAIN CORMIER

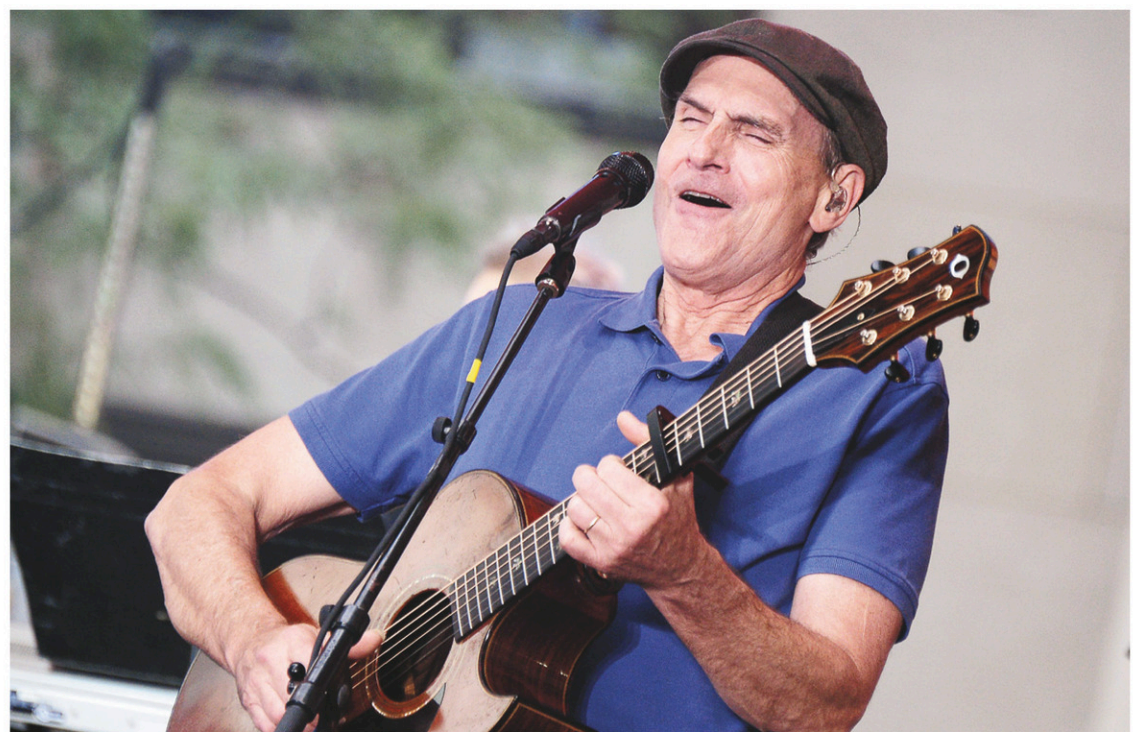
« **M**onsieur Steve Gadd! » s'exclame-t-il au bout du fil. Je viens de dire à James Taylor que je pourrais nommer des gens qui seront au Centre Bell le vendredi 13 mai prochain pour Steve Gadd autant que pour lui. « Je sais! Chaque soir c'est lui qui a l'ovation! » Eh! C'est pas tous les jours que l'as batteur sort des studios où sa frappe si souple a fait sa légende... « C'est ma chance extraordinaire de partager la scène avec l'homme qui a joué sur le Fiftys Ways to Leave Your Lover de Paul Simon! »

Taylor me fera l'article à propos de chacun de ses musiciens, le claviériste Larry Goldings qui a son propre trio, « Blue » Lou Marini qui souffla dans son saxo pour les Blues Brothers, et ainsi de suite. « Je pense que ces douze musiciens et choristes qui viennent avec moi à Montréal, ils sont les meilleurs au monde. Peut-être que je ne

suis pas assez... How do you say humble in french? » C'est James Taylor qui a insisté pour que l'entrevue se passe en français, quitte à chercher un mot ici et là, et revenir à l'anglais « pour confirmer que je comprends la question... »

Dans cette volonté de parler en français au *Devoir*, il y a plus que le geste d'un gentilhomme de bonne éducation, né au Massachusetts, élevé dans une jolie campagne de Caroline du Nord pas trop loin de l'université où le paternel enseignait: c'est l'application d'une conception de la vie... et de la musique. L'idée de « faire toujours le plus grand effort possible pour établir une véritable connexion avec les gens », comme il dit en parlant de la minutieuse préparation qui permet aux spectacles de « dépasser le plus possible l'efficacité technique pour que l'on puisse vivre une expérience commune et vraiment s'amuser ».

VOIR PAGE E 2 : TAYLOR



STEPHEN LOVEKIN AGENCE FRANCE-PRESSE

James Taylor au *Today Show* à NBC en 2015 à New York.

## CULTURE

## Une amazone venue d'Arabie saoudite

ODILE TREMBLAY

Cette semaine, l'ex-animateur de la station Énergie de Québec récemment expulsé de sa chaise, Jeff Fillion, maître X ès radio poubelle, a récolté un blâme du Conseil de presse. Celui-ci dénonçait « ses propos et son ton méprisant et haïeux » tenus le 9 juin 2015, à l'adresse de Raïf Badawi sur l'antenne d'*Au choix de Jeff*.

« *Awaille des coups de fouet. We dont care!* » avait lancé entre autres gracieusetés l'inénarrable radioman à l'adresse du blogueur. Condamné en Arabie saoudite à dix ans de prison et à mille coups de fouet, déjà écorché de cinquante, coupable d'avoir prôné la libération religieuse, jugé apostat en son pays de charia, prisonnier en des geôles guère hospitalières depuis quatre ans, il est un modèle de courage et de résilience, Raïf Badawi. Sa femme aussi.

Les propos de Jeff Fillion ne sont pas qu'absurdes venant d'un animateur drapé dans le droit d'enfiler les naïseries au nom de la liberté d'expression, ils sont faux. « *Awaille des coups de fouet. We dont care!* » Pas vrai! Pas vrai du tout.

Par-delà l'horreur objective de son sort, on s'en fait ici d'autant moins que Raïf Badawi est un peu du Québec, sans n'y avoir jamais mis les pieds. Son épouse Ensaf Haidar et ses trois enfants réfugiés à Sherbrooke se sont fait caisses de résonance de l'Arabie saoudite, pays qui autrement se verrait pour plusieurs réduit au concept abstrait du totalitarisme islamiste. Si le monde dit civilisé (parfois on en doute, quel pays au juste enfanta Donald Trump?) se bat pour la libération de prisonnier-là, nulle part ailleurs sa cause n'est-elle défendue avec plus d'émotivité passionnée qu'au Québec.

Sa petite femme aux traits

angéliques qui se bat comme une diablesse pour sortir le blogueur du cauchemar saoudien, sera parvenue à ancrer le sort de Badawi dans les cœurs et les reins des citoyens de sa terre d'accueil. On l'a regardée aller, elle qui fut élevée sans droits, propriété de la gent masculine, devenue directrice de la fondation pour libérer son mari, à la proue contre vents et marées, et on l'a admirée.

## De cause et de blindés

On l'a vu par ailleurs déchanter. De son siège dans l'opposition, Justin Trudeau lui avait fait miroiter des engagements canadiens en faveur du mari écroué. Pourtant, rien ne bouge. Avec ses enfants, Ensaf Haidar n'a pu rencontrer son ministre des Affaires étrangères, Stéphane Dion, que cette semaine. Il a posé pour la photo de famille en gardant floues les pressions futures du pays sur l'Arabie saoudite dans l'affaire Badawi. Realpolitik? Défection, oui, en trois temps de la valse diplomatique.

Lorsqu'on vend des véhicules blindés à un pays... Et comment s'étonner devant le cynisme grandissant de la population quant aux politiciens?

Plus inspirant, Daniel Turp, l'ancien député péquiste, professeur en droit international, a déposé avec ses étudiants en mars devant la Cour fédérale une requête de contrôle judiciaire contre la vente de ces blindés, commandée par l'ancien gouvernement Harper et honorée à l'ère Trudeau. Les lois canadiennes interdisent la vente d'armes à des pays susceptibles de les utiliser contre des civils, ou qui affichent un bilan douteux en matière de droits de la personne.

Je vous dis ça parce que la vie de bien des prisonniers d'opinion, pas juste celle de Raïf Badawi, baigne dans cette soupe diplomatique-commerciale-là, masquant les cris et les pancartes des citoyens révoltés d'ici ou d'ailleurs.

Ceux-ci finissent par comprendre que la grosse partie se joue au-dessus de leurs têtes, sans états d'âme. Et si les pays



PATRICK HERTZOG AGENCE FRANCE-PRESSE

Ensaf Haidar, l'épouse de Raïf Badawi, se bat comme une diablesse pour sortir le blogueur du cauchemar saoudien.

alliés ont du pétrole ou de l'argent, s'ils viennent du golfe Persique ou de la Chine, les droits fondamentaux ne pèsent pas trop lourd soudain.

## Un double combat

Alors j'ai lu *Mon combat pour sauver Raïf Badawi* d'Ensaf Haidar, sous le plume de la journaliste allemande Andrea C. Hoffmann. Cette bio est traduite en français, publiée à Paris chez l'Archipel, installée dans les rayons de nos librairies. Le genre de livre qui ne gagnera pas un prix littéraire mais qui informe, et pas juste sur l'affaire Badawi, sur sa société. « *Derrière la prudence qu'on nomme piété, l'Arabie saoudite est, me semble-t-il, un pays obnubilé par la sexualité,*

affirme Ensaf Haidar. *Tout y tourne autour du sexe et de la meilleure façon de le brimer.* »

Elle ajoutera ailleurs : « *En Arabie saoudite, une femme n'est jamais maîtresse d'elle-même. Et les hommes, qui décident pour elle, la considèrent comme leur propriété. J'avais grandi dans ce système et ne le remettais pas en question. Mon unique désir était de passer de la coupe de mon père à celle de Raïf que j'aimais.* »

C'est tout le chemin parcouru par cette jeune femme qui épate. La voici passée du statut de « moins que rien » à celui de bataillonne émérite dans un Québec enneigé qui l'a entourée, appuyée, ou elle-même à secoué des apathies locales, en fouettant, puisque

fouet il y a, les ardeurs d'autrui.

A travers ce livre-là, on la voit d'abord évoluer dans sa première patrie. Cette volonté de fer, au fond, Ensaf Haidar l'avait toujours eue : pour épouser celui qu'elle aimait contre l'avis de sa famille, pour reconquérir son homme quand il regardait ailleurs, pour s'impliquer dans son blogue dont il la tenait à l'écart, pour couper avec sa famille qui la déshéritait et la « divorça » contre son avis, pour obtenir le respect de son mari et celui de tous.

Il n'y a pas qu'une histoire d'amour entre elle et Raïf Badawi — qui lui devra une fière chandelle s'il s'en sort un jour —, mais une association de couple, à armes devenues égales, conquise de haute lutte.

Cet ouvrage, *Mon combat pour sauver Raïf Badawi*, est tout autant un combat pour la reconquête d'une femme privée d'elle-même. Hier niée, méprisée, aujourd'hui honorée, primée partout, en guerre contre l'injustice, en paix avec elle-même. Chapeau!

otremblay@ledevoir.com

## MON COMBAT POUR SAUVER RAIF BADAWI

Ensaf Haidar  
et Andrea C Hoffmann  
Archipel  
Paris, 2016, 280 pages

Mes chroniques culturelles s'interrompent jusqu'au 2 juin, dans la frénésie du Festival de Cannes. A bientôt!

## AUTRES

SUITE DE LA PAGE E 1

balade dans la rue, avec ses rencontres aléatoires, mais où l'on pourrait entrer dans la tête des passants. Comme tout bon documentaire, *Pôle Sud* vise à nous réapprendre à regarder, à voir d'un œil neuf ces quidams qu'on croise dans la ville. « *J'ai*

la conviction que lorsqu'on sort de ce spectacle, les autres nous paraissent plus intéressants. »

Et sans éviter les idées reçues sur ce quartier plutôt pauvre et ouvrier, ils ont voulu aussi en élargir l'image pour révéler un secteur « ri-

chissime en couleurs ». « *Historiquement, c'est un quartier qui a reçu beaucoup de coups sur la gueule — notamment sur le plan de l'urbanisme —, mais qui malgré tout se relève et se tient debout, résume Proulx-Cloutier. Ce n'était pas*

un choix délibéré, mais nos personnages sont aussi des gens qui ne l'ont pas eu facile et qui sont étonnamment résilients. En même temps, ils en parlent avec simplicité. C'est l'une des grandes leçons que j'en retire comme acteur :

quelqu'un qui a eu une vie chargée peut parfois la raconter avec une légèreté déconcertante. Et cela décuple la puissance de ce qu'ils ont vécu. »

Collaboratrice  
Le Devoir

## PÔLE SUD, DOCUMENTAIRES SCENIQUES

Conception et mise en scène : Émile Proulx-Cloutier. Recherche et entrevues : Anaïs Barbeau-Lavalette. À Espace libre du 10 au 21 mai.

**Programme Médias interactifs et jeux vidéo**  
M'inscrire avant la date limite du 18 mai !!!

Vous voulez travailler dans l'industrie du mobile, du Web ou du jeu vidéo ?

Le programme Médias interactifs et jeux vidéo de Linis est fait pour vous !

Faire Linis, c'est beaucoup de travail. Avant, pendant et après. [inis.qc.ca](http://inis.qc.ca)

**Linis**  
20 ans  
Centre de formation professionnelle  
Cinéma - Télévision - Médias interactifs  
Centre de formation agréé

Partenaires : Québec, CUS, NBCUniversal, aqtis, SDGC, UJA, Bell Média, cinéma québécois, technicolor, DESAM.

## TAYLOR

SUITE DE LA PAGE E 1

J'ai dû l'écrire après son Centre Molson en 1997 et ses passages au Festival de jazz en 2008 et 2012 : au-delà de l'horizon de la perfection, il y a James Taylor et les siens, dans un lieu de groove heureux où les chansons aimées deviennent bien-aimées. « *I will tell you this : pour moi, il faut arriver à ce moment où tout le monde peut s'abandonner à la musique. Il faut que ça devienne une église, où quelque chose de vraiment "spiritual" se passe. C'est ça que nous cherchons chaque fois.* » Et il poursuit l'explication en anglais, parlant plus vite : « *Beaucoup de conditions doivent être remplies. Tout le monde doit être plus que prêt, il faut être en forme, physiquement et vocalement, et il faut que le son soit bon et que nous nous entendions parfaitement les uns les autres. Il faut tout ça pour que la rencontre ait lieu.* »

## À lui les harmonies

La plus grande part de son travail à lui, ce sont les harmonies. Les entrelacs de voix à trois, à quatre. « *Je laisse le pianiste s'occuper de son piano, le bassiste trouver ses lignes de basse : ma responsabilité, c'est l'arrangement de ces harmonies. C'est essentiel aux trois quarts des chansons du spectacle. Je les construis ainsi : la fondation, c'est Arnold McCuller et sa voix très puissante, il y a deux sopranos, et moi. Ça permet beaucoup de dynamique, c'est mon plaisir. Tu sais, je viens des Beatles, moi : à la base, il y a la guitare, et les voix en harmonie.* » Drôle de penser qu'il a commencé chez Apple, la compagnie des Beatles, en 1968. « *Je me pinçais quand Peter Asher m'a présenté à eux, dans cette bâtisse. C'était comme rencontrer Charles de Gaulle, en mille fois plus important.* » Paul McCartney et George Harrison participèrent à l'enregistrement de *Carolina in my Mind*. « *J'essayais de faire bonne contenance, mais ils savaient que j'étais un fan, ils m'avaient tout appris. Un moment incroyable.* »

Des moments incroyables, il en vivra d'autres (« *quand ils m'ont mis en première page du Time Magazine en 1971, c'était overwhelming,*

Et il insiste : il y a des moments incroyables possibles à chaque spectacle. « *C'est pour ça qu'on fait très attention...* » La liste des chansons, précise-t-il, est « *l'objet de notre plus grand soin* ». Ça avoisine la trentaine de titres, l'accent est mis sur les incontournables qui ne sont pas contournés, mais il y a « *des petits ajouts selon les villes, à Montréal on pourrait faire Snowtime...* » C'est l'une des chansons de l'album *Before the World*, paru en 2015, le premier de matériel neuf en 13 ans. Qu'il échantillonne pour le spectacle. Cinq titres, pas plus. « *Si je voulais seulement ma propre satisfaction, j'en jouerais plus. Mais ma satisfaction quand je joue l'intro de Fire and Rain est aussi grande, c'est comme si je décidais d'entrer dans la maison et d'aller dans le salon, là où se trouvent tous les invités. C'est un moment très gratifiant.* »

Plus gratifiant qu'Elvis interprétant *Steamroller* pour son spectacle *Aloha from Hawaii* diffusé par satellite en 1973? « *À l'époque, c'était... étrange. Elvis, c'était Las Vegas, et j'étais dans une génération qui voyait ça comme de l'entertainment de jadis, d'antan! Nous, Joni Mitchell, Carole King, on était sans artifices... Et Steamroller était une parodie de blues, ce qui échappait probablement à Elvis. Je suis un blanc-bec de classe moyenne, je n'ai pas ramassé le coton dans le delta, tu comprends? J'aime le blues, mais je ne me sens pas le droit de chanter le blues au premier degré. Cela dit, aujourd'hui, je suis très fier qu'Elvis ait interprété une de mes chansons. Et c'était une bonne version. Merci Elvis, où que tu sois.* »

*Steamroller* sera au programme vendredi. « *C'est une chanson pour s'amuser. Tous ensemble. Toute mon intention dans le spectacle se résume à ça : partager la joie de la musique. It takes you out of the self, you know? Avec la musique, on peut s'échapper. Tous ensemble.* »

Le Devoir

JAMES TAYLOR AU CENTRE BELL  
Vendredi 13 mai à 20h30

# CULTURE › MUSIQUE



FRANCOUVERTES

Photo de famille des finalistes

## Les Francouvertes, le baromètre de l'alternatif

Le concours-vitrine fête ses 20 ans et tient lundi une finale tout en découvertes, pile dans son mandat

PHILIPPE PAPINEAU

Réel tremplin et véritable cours en accéléré de l'industrie musicale pour les artistes, et façon ludique de découvrir de la nouvelle musique pour le public, le concours Les Francouvertes souffle cette année ses 20 bougies, et tiendra sa grande finale au Club Soda ce lundi. Son parcours n'a pas été sans cahots, pavé de difficultés financières et d'ajustements à un écosystème en mutation, mais il a aussi été le théâtre de grands spectacles et de magnifiques découvertes. Au fil des ans, Les Francouvertes ont réussi à s'établir comme baromètre de la scène alternative.

Créées en 1995 par l'organisme Faites de la musique, Les Francouvertes ont connu une vie en deux temps, s'éteignant en 2003 le temps d'une année de restructuration après la disparition de sa structure mère. Puis l'événement a repris du collier en 2005, permettant à nouveau de faire monter sur scène des artistes en début de parcours, mais dans un contexte professionnel. Depuis quelques années, l'événement qui accueille la francophonie canadienne se définit comme «le concours-vitrine de toutes les musiques».

La notion d'apprentissage revient régulièrement dans le discours de la directrice des Francouvertes, Sylvie Courtemanche. Celui de la scène, du lien avec le public, des façons de faire de l'industrie musicale, des salles, des étiquettes de disque, etc.

«C'est une réalité qui, sans vouloir trop faire de comparaisons, est quand même plus près de celle des artistes qui font Les Francouvertes que ceux qui gagnent un gros truc comme La Voix, dit Courtemanche. Aux Francouvertes, les attentes ne sont pas les mêmes, t'es aussi moins garroché dans une espèce d'arène de l'industrie. Ça respecte plus les étapes d'intégration au professionnalisme d'un nouvel artiste que quand t'arrives du jour au lendemain devant deux millions de personnes qui t'ont vu à la télé.»

Comme la musique va...

Au fil des éditions, les Francouvertes ont modifié leurs règlements pour éviter quelques dérives, pour s'adapter aux nouvelles façons de faire et au monde numérique. Par exemple, les maximums d'albums vendus ont été ramenés vers le bas, et les artistes ne peuvent être liés par contrat à une étiquette de disque avant le concours. Il reste toutefois assez fréquent que les gagnants ou les finalistes s'entendent avec une maison de disque à la suite du concours.

Dylan Perron, Philippe Brach et Les Hay Babies sont les trois plus récents vainqueurs des Francouvertes, rejoignant Bernard Adamus, Les Sœurs Boulay, Damien Robitaille, Loco Locass, Ariël et plusieurs autres parmi les lauréats de l'événement, qui confie au public et à un jury de l'industrie un poids égal dans le choix du gagnant.

«Si on regarde les artistes de cette 20<sup>e</sup> édition, c'était une année de bands, analyse Sylvie Courtemanche. Il n'y avait pas beaucoup de soirées où il y avait de petites formations en trio, par exemple, c'était une année de gros groupes de six, voire sept musiciens.» Les trois groupes finalistes respectent cette tendance. Ils sont Caltâr-Bateau, La Famille Ouellette et Mon Doux Saigneur (voir les encadrés ci-contre).

La directrice des Francouvertes note aussi que les participants travaillent désormais beaucoup leur son, qui prend le dessus sur le texte. «La portion musicale prend de plus en plus de place, cette année c'est clairement ce qu'on a senti. Y'a même des groupes qui n'avaient à peu près pas de textes. Sinon les jeunes ils écrivent bien, ils écrivent complètement différemment, on n'est plus dans le classique refrain-couplet-refrain-couplet, c'est moins chanson à fredonner, et ce n'est pas un reproche.»

Une aura, un choix

En 20 ans, les prix offerts aux participants ont passablement changé. La cagnotte reste le montant de 10 000\$ offert par SiriusXM au grand gagnant, mais la liste des récompenses fait plusieurs écrans sur le site Web du concours: aide à l'enregistrement, distribution physique et numérique, promotion radio, spectacles en salle ou en festivals, etc.

C'est une bonne chose en soi, mais cette longue brochette de prix «professionnels» a eu un impact sur les inscriptions. «Des concerts à Osheaga, aux FrancoFolies, dans des gros festivals, au Coup de cœur francophone, ça fait en sorte que c'est pas nécessairement des bands de garage qui débutent qui ont tendance à s'inscrire, explique Sylvie Courtemanche. Pour beaucoup, la décision de s'inscrire aux Francouvertes est plus réfléchie, plus planifiée. Des artistes me disent "pas cette année", ils veulent essayer telle ou telle affaire avant.»

La présence aux concerts de plusieurs journalistes et membres de l'industrie musicale, en plus du fait que les deux premières rondes se déroulent au joli Lion d'Or, font aussi réfléchir les possibles participants.

«Et pour l'organisation, ça crée des attentes. Il y a toujours l'idée d'accoter le meilleur de ce qu'on a fait. Et pourtant, c'est tout à fait plausible, parce qu'on travaille avec des artistes de la relève, qu'il y ait des éditions où certains participants sont moins prêts que d'autres. Mais on s'entend que ce sont des artistes en train de se construire un fond, une signature. C'est pas obligé qu'à la fin ce soit tout prêt, tout établi!» Parce que pour le tout établi d'avance, il y a toujours La Voix.

Le Devoir

LA FINALE DES FRANCOUVERTES

Avec prestation des porte-parole Koriass et Vincent Peake. Au Club Soda, lundi 9 mai.

## Les finalistes 2016



FRANCOUVERTES

**Mon Doux Saigneur**

Le groupe montréalais mené par le chanteur et guitariste Emerik St-Cyr a terminé en tête du palmarès de la ronde préliminaire et des demi-finales. Tout n'est pas coulé dans le béton dans la musique folk-blues de Mon Doux Saigneur, le groupe improvisant beaucoup sur scène. Leur approche est à la fois un peu corrosive et mélodique, douce, le groupe jouant avec une violoncelliste sur scène, mais n'hésitant pas à faire monter le volume et l'énergie.



FRANCOUVERTES

**La Famille Ouellette**

Les six gars de La Famille Ouellette, tout vêtus sur scène du même manteau rouge, décrivent leur musique comme de la pop-gastronomique. Non, ils ne forment pas une vraie famille, mais la rumeur veut qu'ils partagent tous le même appartement de Villeray, à Montréal. Leur musique qui flirte avec le jazz et l'électro fait penser à du vieux Misteur Valaire, avec aussi la même part d'humour dans le sérieux. David Lagacé, du groupe, est aussi de la formation Fire/Works. Mais La Famille Ouellette n'en sera lundi qu'à son troisième spectacle à vie, les deux premiers étant... aux Francouvertes.



BÉATRICE FLYNN

**Caltâr-Bateau**

C'est le groupe finaliste avec le plus d'expérience, Caltâr-Bateau ayant déjà lancé deux disques et donné plusieurs spectacles. Sur leur dernier album, *La bavure des possessions*, on peut d'ailleurs entendre plusieurs membres de Mon Doux Saigneur, Elliott Durocher Bundock étant même carrément des deux formations. Caltâr-Bateau monte à sept sur scène (avec violoncelle et saxophone), et laisse beaucoup de place aux textes et aux mélodies.

**F T A**

Danse + Théâtre

Le festival magnétise du 26 mai au 8 juin 2016

25 spectacles enflamment Montréal dans 3 semaines

Réservez maintenant!

LA VITRINE.COM VOTRE GUIDÉ CULTUREL

514 844 3822  
1 866 984 3822  
fta.ca

### The Black Piece

Ann Van den Broek  
Anvers + Rotterdam  
27 + 28 mai  
Usine C

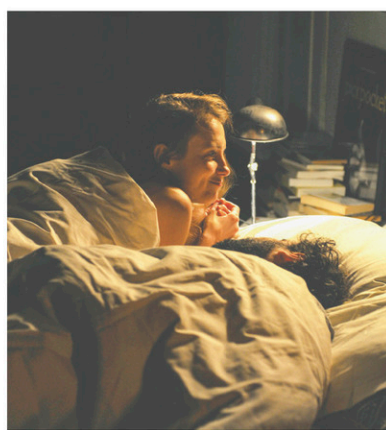
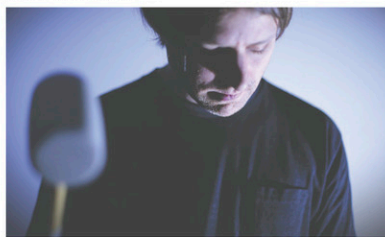
Entre obscurité absolue et lumière crue, une aventure sensorielle extrême



### Con grazia

Martin Messier + Anne Thériault  
1 + 2 + 3 juin  
Espace Libre  
Création 2016

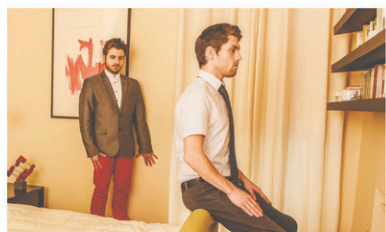
Une ode inquiétante à l'agonie du monde matériel



### Nos serments

Julie Duclos, Paris  
31 mai + 1 + 2 juin  
Centre du Théâtre d'Aujourd'hui

Un théâtre aux accents du cinéma, un portrait doux-amer sur l'inconstance de l'amour



### Logique du pire

Étienne Lepage + Frédéric Gravel  
3 + 4 + 5 juin  
PDA / Cinquième Salle  
Création 2016

Portraits de trentenaires nonchalants, délégués, plutôt désespérés

### L'autre hiver

N. Chaurette + S. Jasmin + D. Marleau + D. Pauwels  
Gand + Mons + Montréal

1 + 2 juin  
Centre Pierre-Péladeau  
Salle Pierre-Mercure

Un opéra technologique où l'inouï devient possible



### Jamais assez

Fabrice Lambert, Paris  
3 + 4 juin  
Usine C

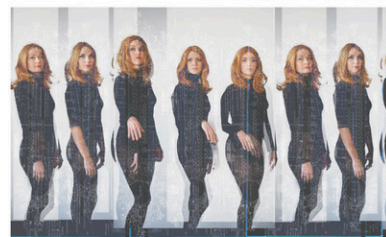
Une danse du feu magistrale, une œuvre éblouissante



### Fin de série

Manon Oligny  
4 + 5 + 6 juin  
Agora de la danse  
Création 2016

Une critique cinglante d'un monde en quête de perfection



### Gala

Jérôme Bel, Paris  
7 + 8 juin  
Monument-National

Une ode à la différence, une danse décomplexée et jubilatoire

## CULTURE › THÉÂTRE

## Papoul, l'homme-orchestre

Jasmine Dubé nous parle de sa toute nouvelle création, une pièce sur la place du père dans la famille

MARIE FRADETTE

De tout temps, le thème du père est sans doute un des plus abordés en littérature jeunesse. Jasmine Dubé, auteure, metteuse en scène, comédienne, cofondatrice et directrice artistique des Bouches décosuées, reprend, avec *Papoul* qui sera présenté à la Maison-Théâtre du 11 au 22 mai, ce thème fondateur en insistant sur le contexte éffréné dans lequel vivent les familles du XXI<sup>e</sup> siècle.

### Valoriser le père

*Papoul*, c'est l'histoire d'un papa poule agréablement débordé par le brouhaha de la vie. Entre les petits à nourrir, les devoirs à superviser, les précieux moments de jeu, le travail, la garderie — ici tendrement appelée la poulette —, Papoul doit garder le fort pendant que Mapoul est

occupée à l'extérieur de la maison. « C'est une situation que les petits connaissent, mais traitée de façon fantaisiste, clownesque aussi », nous raconte Jasmine Dubé.

En 1995, l'auteure écrivait *Le petit monstre*, une pièce dans laquelle elle abordait la relation père-fils. Vingt ans plus tard, elle a eu envie d'aller voir ça ressemblait à quoi, un père avec ses enfants. Parce qu'on le sait, son rôle a quelque peu changé. « Les mères n'ont pas le choix de partager leur place. Ça se faisait il y a 20 ans, mais les choses bougent. C'est beau de voir un père avec ses enfants. On les voit plus dans le métro, avec des poussettes... Moi, c'est un sujet qui m'intéresse beaucoup. Il y a eu *Petit monstre*, il y a *Papoul*, il y a aussi eu un album à *La Bagnole*, Ma petite boule d'amour. C'est ce que je veux mettre de l'avant, la valorisation des papas. » Et, si le

père est central, l'omniprésence du grand-papoul est aussi saisissante. Il y a là une sorte de solidarité intergénérationnelle entre les personnages masculins.

### Le silence est d'or

Si les mots comptent pour beaucoup dans la vie et le travail de Jasmine Dubé, elle s'est amusée à bousculer ses repères. Après avoir écrit le texte de *Papoul*, l'auteure s'est donné comme défi de désécrire, de faire le chemin inverse. « J'aime jouer avec les mots, mais est-ce qu'ils sont essentiels? J'avais envie de voir ce que ça faisait faire sans mots. Et je me suis rendu compte que ça fonctionnait. »

Le défi était aussi de traduire scéniquement ce qui était écrit sans brouiller le sens. Elle a opté pour des sons, de la musique, des éclairages, des jeux qui rappellent la douceur, la quiétude du lien affectif, mais aussi le rythme éffréné du XXI<sup>e</sup> siècle. « Même si les mots ne sont pas là, la tendresse reste. » Par exemple, pour mettre en scène l'heure des devoirs, Papoul dessine un œuf sur la porte du poulailler, puis il ajoute un bec, des pattes, figurant ainsi l'histoire de l'œuf ou de la poule.

Le temps se joue pour sa part beaucoup à travers le personnage du grand-père, installé pour l'occasion dans une horloge. L'image frappe fort. « Il module le temps en jouant de la contrebasse. Des fois, tout va au ralenti, des fois, c'est pressé. Il y a différents rythmes dans la journée. »

L'auteure adore le silence, particulièrement dans une salle de théâtre. « Avoir un silence dans une salle d'enfants, ça ne trompe pas, ça. Parce qu'il y a beaucoup de compétition. Le voisin est parfois plus intéressant... Mais quand c'est bon, les petits ont les yeux rivés sur la scène. C'est gratifiant, les silences, de salles d'enfants. »

### Le public en tête et en cœur

Avec *Papoul*, Dubé veut valoriser l'image du père, mais elle veut aussi montrer l'adulte imparfait. « On aime bien voir nos travers au théâtre. J'écris pour les enfants et leurs parents depuis toujours. » Un *Papoul* c'est tendre, assurément, mais ça a aussi des défauts qui font rire les petits et les grands. Toutes les générations sont réunies sur scène, du grand-papoul aux poussins, en passant par le Papoul et les œufs, petits rejets en devenir. Rester dans la théâtralité est primordial pour Dubé, mais savoir rejoindre le public dans ce qu'il est et ce qui le préoccupe l'est tout autant. Et pour y arriver, elle implique les enfants dans sa création. « C'est important de savoir à qui on s'adresse. Les enfants sont tous différents. Des timides, des déléurés... J'ai toujours le public en tête et en cœur quand j'écris. Je ne veux pas oublier à qui je m'adresse. »

Collaboratrice  
Le Devoir

### PAPOUL

Texte et mise en scène: Jasmine Dubé. Avec: Charles Dauphinais et Christophe Papadimitriou. Une production du Théâtre Bouches décosuées. À la Maison-Théâtre du 11 au 22 mai. Public visé: 3 ans et plus.

## MUSIQUE



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Champion espère être maintenant plus présent en spectacle.

## Best Seller: la recette du succès

Après un disque orchestral intérieur et personnel, Champion revient avec le léger *Best Seller*, fait pour plaire à son public

PHILIPPE PAPINEAU

Comme va la vie de Champion vont ses albums. S'il avait d'une certaine façon catalysé sa lutte contre le cancer et son expérience symphonique avec l'OSM sur l'obscur *Degré un*, paru en 2013, le revoilà souriant, ironique, dansant et un peu — beaucoup — adolescent sur les bords sur ce nouveau disque intitulé au second degré *Best Seller*.

De son vrai nom Maxime Morin, Champion a visiblement le moral. Il se montre à nous le verbe aiguisé, le rire facile, le regard lucide, fier de sa nouvelle livraison musicale qui va replonger les auditeurs dans une énergie des premières heures, proche de celle de *Chill'em All* et de ses bombes *No Heaven* et *Keep On*. La formule y est: rythmes électroniques accrocheurs joués en boucle, lignes de guitare électrique, voix de femme avec de l'âme.

« Si *Degré un* c'est un disque que j'ai fait pour moi, *Best Seller* c'est un disque que j'ai fait pour les fans, lance Champion candidement. C'est pas tout blanc tout noir comme ça, mais la prédominance est là. »

Le musicien a plongé pour l'occasion dans de vieilles compositions faites pour son deuxième album *Resistance*, mais qu'il avait mises à la poubelle « parce que c'était la simple suite facile à *Chill'em All*. » Erreur, croit-il a posteriori. Aujourd'hui, il y repige et remanie quatre titres: *I Can't Let Go*, *Life Is Good*, *Lead On* et *Claustrophobic*.

« J'ai écouté *Chill'em All* à quelques reprises, parce que j'aime sa vibe, j'aime cette période-là de ma vie. Je voulais juste me remettre dans une certaine cohérence par rapport à ces vieilles tonnes-là, par rapport à d'où je viens. » À la voix cette fois, on peut entendre Lou Laurence, Marie-Christine Depestre et Anna Frances Meyer (Les Deuxluxes).

### Payant, *Best Seller*?

Revenir en arrière comme ça, ce n'est pas tourner en rond? « C'est tellement pas tourner en rond, parce que c'est la première fois que je fais ça, revenir en arrière! » rigole Champion, un peu fier de sa réponse. Mais le vétérinaire ne fait pas de cachotteries, l'efficace et bien nommé *Best Seller* existe aujourd'hui pour qu'il puisse gagner sa vie. Meilleur vendeur ou vendu? « Il faut qu'une fois de temps en temps je fasse du cash. Sinon ça ne marche pas. Ce disque-là sert entre autres à ça. La pièce *Life Is Good*, ça va être une toune payante en synchronisation » dans les publicités ou les émissions de télévision.

Sujet tabou, celui de l'argent, de l'art pour gagner sa vie et non pas pour le geste en soi. « Les

trucs que je fais qui n'ont pas une intention marchande, tu les entendas jamais! Et Dieu sait que j'en fais, mais ça ne s'adresse pas aux gens. Et y'a aucun musicien qui va avouer qu'il fait ça pour faire de l'argent. Moi je l'assume, je te le dis, une partie de ce disque-là est là pour ça. Je ne fais pas vraiment de demandes de subvention, ou alors un peu, mais je ne suis pas admissible, je suis un francophone qui fait de la musique en anglais au Québec. C'est pas du techno, ni du rock, ni de la pop, je ne rentre pas dans les cases, faque je vais me le faire moi-même, mon cash! » Et il éclate de rire.

Champion avoue quand même ne pas avoir toujours pensé ainsi, mais que les années et les expériences de travail et de vie ont fait pivoter son avis à ce sujet. « Les musiciens ont tendance à idolâtrer un style, ou à s'idolâtrer eux-mêmes, à trouver que leur intégrité est la plus belle chose au monde. Que c'est immuable et que leur musique est immuable à cause de ça. La musique, c'est un outil de communication, c'est pas ton existence. Ton existence sera toujours plus grande que ta musique. Ta musique est au service de ta vie. »

### Accepter les erreurs

*Best Seller* n'est pas un disque sans faille, mais l'énergie un peu délinquante, un peu rigolote de l'ensemble fait penser à un grand adolescent qui se soucierait peu d'être dans le cadre. Champion a d'ailleurs forcé la note sur ce qu'il appelle des erreurs intentionnelles. Il y a deux chansons au titre similaire, *Life Is Good* et *What a Life*. Il trouve la pièce *Yea-Eah* un peu trop longue, et le disque hétéroclite.

« C'est maladroit? So be it. C'est hyper gratifiant en tant qu'artiste de faire un disque cohérent du début à la fin, avec un beau son, le fan se sent full en sécurité tout le long, c'est comme Dieu. Mais crisse, les êtres humains ce ne sont pas des dieux, on n'est pas parfaits, on est tout croche, on est fucked up. J'ai travaillé ça un peu, cette idée de faire un éditorial plus qu'un poème. »

Si *Degré un* avait été présenté très peu de fois sur scène en raison de ses exigences orchestrales, Champion espère quand même être un peu plus présent en spectacle avec *Best Seller*, qu'il voulait pouvoir présenter avec son groupe de musiciens. « C'était clair, naturel. Et dans cet esprit-là, ce sont des tonnes qui se jouent bien avec le band, qui font le party. J'ai pas envie de jouer pour des gens assis. »

Le Devoir

BEST SELLER  
Champion  
Bonsound



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Jasmine Dubé veut mettre de l'avant la valorisation des pères.

35<sup>e</sup> ORCHESTRE METROPOLITAIN  
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

Desjardins  
PARTENAIRE PRINCIPAL

# L'héritage de Bach

Stravinski  
Bach  
Bach/Stokowski  
Chostakovitch

À PARTIR DE 29\$  
TAXES EN SUS

Vendredi 13 mai  
Maison symphonique de Montréal  
19h30

Conseil des arts de Montréal en tournée  
• Verdun: 11 mai  
• Pointe-Claire: 12 mai  
• Ahuntsic: 14 mai

Cristian Măcelaru Chef  
Brian Bacon Alto  
Elvira Misbakhova Alto

orchestremetropolitain.com

placedesarts.com

CHANTS LIBRES

OPÉRA | CRÉATION  
D'après une histoire vraie

KRISTIN NORDERVAL & NAOMI WALLACE  
Mise en scène PAULINE VAILLANCOURT  
Direction musicale CRISTIAN GORT

19 - 20 - 21 mai 2016, 20h  
Monument-National, Quartier des spectacles  
Billetterie: 514.871.2224 | monumentational.com

THE TRIALS OF PATRICIA ISASA

## CULTURE › MUSIQUE



MARK MCNUITY

Petrenko se dit ouvert à toute offre possible concernant une éventuelle succession de Kent Nagano.

## MUSIQUE CLASSIQUE

## Vasily Petrenko : l'aspirant

CHRISTOPHE HUSS

La semaine à venir sera marquée par le retour à la tête de l'OSM du chef russe Vasily Petrenko, 39 ans, dans la 1<sup>re</sup> symphonie de Gustav Mahler.

La première visite de Vasily Petrenko en novembre 2012, dans la 10<sup>e</sup> symphonie de Chostakovitch, avait fait l'effet d'une bombe, nous amenant à titrer notre compte-rendu « Das Wunder Petrenko » (Le miracle Petrenko), en référence au fameux article « Das Wunder Karajan » qui lança, en 1938 à Berlin, la carrière du plus fameux chef de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Nous avons ensuite appris que le frisson était très largement partagé sur scène par les musiciens. En entrevue cette semaine, Vasily Petrenko nous avoue que le déclin amoureux a aussi eu lieu vu de l'estrade: « L'OSM est un orchestre avec un très gros potentiel, mais qui démontre l'envie de réaliser ce potentiel, d'aller de l'avant et de progresser. En d'autres termes, les musiciens ne se contentent pas de jouer: ils sont volontaires pour se surpasser à chaque moment. Ça, c'est très important pour moi. »

Et Petrenko d'enchaîner: « Je me suis beaucoup promené et j'ai observé la ville. J'ai beaucoup aimé Montréal, même si c'était déjà l'hiver. Mais en tant que Russe travaillant en Norvège, j'en ai vu d'autres! »

## Ambitions non dissimulées

Ceci amène tout naturellement à évoquer « la » question, puisqu'il n'a pas fallu six mois (mars 2013) pour que La Presse évoque le nom de Petrenko comme successeur idéal, voire quasi désigné, de Kent Nagano. Le chef en a-t-il eu l'écho? « Je l'ai entendu dire, même si je n'ai pas lu l'article. Personne de l'OSM ne m'avait parlé concrètement, car je pense que Kent, à ce moment-là, avait un contrat pour je ne sais combien d'années encore. L'orchestre n'était pas, à ce moment-là, dans une démarche de recherche urgente d'un directeur musical », dit Vasily Petrenko au Devoir.

Mais encore? « Lorsqu'un orchestre commence à chercher, il y a des discussions. À ce moment-là, personne ne parlait de cela. » Pour préciser le cadre, au printemps 2013 nous étions à trois ans de la fin du contrat en cours de Kent Nagano (2016), finalement prolongé à l'automne 2013 jusqu'en 2020.

Et maintenant? « Je suis très ouvert à toute discussion et à toute offre possible. » Pourtant, nous sommes cette fois à quatre ans du terme du contrat actuel du directeur musical et Le Devoir a révélé que le comité exécutif de l'OSM a fait à Kent Nagano une proposition de prolongation.

## Technicité et compréhension

Diriger la 1<sup>re</sup> symphonie de Mahler, un « choix en commun », réjouit Petrenko. « C'est la symphonie que je dirigerai souvent l'été prochain en tournée avec l'Orchestre des jeunes de la Communauté européenne. »

Cette Première est-elle une explosion créative ou porte-t-elle les appréhensions des souffrances à venir, comme le défend Yannick Nézet-Séguin dans son récent disque (BR Klassik)? « Les deux », selon Petrenko. Comme Brahms, Mahler a pris du temps à écrire une 1<sup>re</sup> symphonie. Il n'était pas dans un état d'esprit ou un projet précis, comme pour les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> symphonies, dont l'une est l'expérience de la vie qui prend le pas sur la mort et l'autre la mort qui triomphe de la vie. La 1<sup>re</sup> renferme partout l'idée de matérialiser en musique la beauté de la nature et les combats de la vie humaine. Le finale est presque beethovenien dans sa volonté de réveiller la conscience des hommes et de l'univers. »

Dans sa désormais fameuse intégrale Chostakovitch au disque (Naxos), Petrenko parvient à faire jouer son orchestre de Liverpool avec une intensité et une justesse de couleurs très rares. Après avoir souligné qu'il y a « un lien direct entre Chostakovitch et Mahler, car Mahler a composé des œuvres sur la destinée humaine, alors que Chostakovitch a développé cette idée en écrivant sur la destinée humaine et la survie de l'homme à l'époque soviétique », Petrenko dévoile sa recette: « Ce que je dis en premier est technique. Où positionner l'archet? Comment articuler? Lorsque les aspects techniques sont fixés, je m'engage

dans des aspects plus psychédéliques, par exemple l'art d'étirer une ligne sur 5 ou 6 minutes. » En langage critique, dans notre compte-rendu de 2012, cela se traduisait: « Petrenko est effectivement un maniaque du dosage et de la précision, mais il transfigure la préméditation et l'analyse en happening musical. »

Petrenko qui a récemment enregistré, à Liverpool et Oslo, les symphonies de Tchaïkovski, les symphonies de Scriabine, Roméo et Juliette de Prokofiev et qui prépare les poèmes symphoniques de Richard Strauss, ne veut pas se lier à un éditeur. « Pour un artiste, il est important d'enregistrer ce qu'il souhaite et non ce qu'un éditeur veut. » Par ailleurs, Vasily Petrenko est persuadé que « le futur est dans le téléchargement » et les exploitations numériques de la musique.

Le Devoir

## VASILY PETRENKO

En concert à l'OSM les 11 et 12 mai à 20 h. Berlioz: Le Corsaire. Liszt: Concerto pour piano n° 2 (soliste Jean-Yves Thibaudet). Mahler: Symphonie n° 1. Le 12 mai à 10h30, concert avec Andrew Wan: 2<sup>e</sup> concerto pour violon de Prokofiev et 1<sup>re</sup> symphonie de Mahler. 514 842-9951  
**À écouter:** Symphonies de Chostakovitch chez Naxos ou Symphonies de Rachmaninov chez Warner

## Kaytranada, à la croisée des chemins du hip-hop, du house et du disco

PHILIPPE RENAUD

Il est aujourd'hui un des meilleurs ambassadeurs de la musique québécoise à l'international, et pourtant peu de gens connaissent son nom ou sa musique. Voici Kaytranada, 23 ans, compositeur, DJ et remixeur extraordinaire qui lance ces jours-ci un succulent premier album, 99,9 %, chez XL Recordings, la maison britannique des Adele, Radiohead et Jamie xx. Il est temps qu'on en parle, d'autant que le musicien n'en pouvait plus d'attendre la sortie de ce disque.

« Ça fait deux ans que j'attends ce moment », échappe Kevin Célestin, joint dans sa chambre à coucher/studio d'enregistrement, dans le sous-sol de la maison de sa maman, sur la Rivière-Sud de Montréal. « Ça a même créé une certaine frustration chez moi: mon équipe me retenait de lancer de nouvelles chansons. Question de stratégies marketing et médiatique, qu'on me disait. Je suis soulagé et excité de me dire que les gens vont pouvoir l'entendre. »

Ses fans, d'ici et d'ailleurs, qui suivent sa carrière depuis ses débuts, l'attendaient depuis longtemps. Né à Port-au-Prince, arrivé ici en jeune âge avec sa famille (qui ne l'a pas eu facile, à lire dans un touchant portrait du musicien récemment paru dans le magazine Fader), il laisse l'école secondaire pour se consacrer à sa passion, la musique.

« J'ai touché à beaucoup de genres musicaux, raconte Célestin. Beaucoup de rap au début, le courant boom bap », avec son frère, rappeur, et ses amis du quartier. « Après, j'ai commencé à faire du house et du disco. Tous les jours, je travaillais à me perfectionner. Chaque moment libre était consacré à faire des beats », d'abord sous le nom Kaytradamus, puis sous Kaytranada. Bourreau de travail, il dit avoir plus de 500 chansons instrumentales dans son ordinateur, « pas toutes bonnes, mais je travaille sans cesse pour m'améliorer. »

Ses premières productions officielles paraissent en 2010, de manière indépendante. En 2012, il propose sur sa page SoundCloud un remix officieux (un bootleg, comme on dit) d'un vieux succès de Janet Jackson, intitulé If, qui se répand comme une traînée de poudre — en date d'aujourd'hui, le remix a été écouté plus de 5,8 millions de fois. Janet l'a appelé pour lui dire qu'elle aimait son travail: « On a parlé de travailler ensemble... »

## Résidence à la BBC

Ce brillant remix, qui donne un tout nouveau souffle à cette chanson r & b, fut l'étincelle dans la carrière de Kaytranada. Il y a deux ans jour pour jour, nous apprenions qu'il avait conclu cette entente avec XL Recordings; six mois plus tard, la BBC lui offrait une résidence en tant que DJ sur son antenne Radio1 Xtra aux côtés des gros noms de la musique électronique que sont Flying Lotus, Skream et Jon Hopkins. Durant sa résidence, il se faisait un point d'honneur de jouer la musique de ses amis montréalais, KenLo, Vlooper, Shash'U, High Klassified, Alaclair Ensemble, pour ne nommer qu'eux.

Nul n'est prophète en son pays, dit l'adage. Si le public des États-Unis a aussi répondu avec enthousiasme au son Kaytranada (il était de l'affiche du festival Coachella l'année dernière), c'est en Europe, et principalement en Grande-Bretagne, où sa popularité est la plus grande... pour l'instant.

« Je ne sais pas comment l'expliquer, répond le musicien. Déjà, seulement en écoutant la



LIAM MACRAE

C'est en Europe, et principalement en Grande-Bretagne, que Kaytranada connaît actuellement la plus grande popularité.

radio là-bas, tu constates qu'ils sont à l'affût des musiques électroniques, du rythme. Et ça, c'est ce que je fais depuis le début de ma carrière. Ça doit être comme ça que j'ai gagné le cœur des Britanniques. »

Pour ceux qui sont moins familiarisés avec le travail de Célestin, qui a appris à composer à l'ordinateur à 16 ans après avoir été conseillé par son grand frère Louis-Philippe, l'album 99,9 % constitue une parfaite carte de visite: tout ce qui fait la magie des productions de Kaytranada y est, dans un concentré de grooves souriants et ensoleillés.

Ce « son Kaytranada », à la croisée des chemins du hip-hop, du house et du disco, est reconnaissable à sa manière de travailler ses échantillonnages sonores, mais surtout à sa section rythmique. Ses motifs de percussions sont plus étoffés que la moyenne, qu'il touche au rap ou au house, toujours avec un petit quelque chose de décalé, révélant ainsi l'influence musicale d'un J Dilla. À ces rythmes, il ajoute des lignes de basses très creuses, mélodiquement ingénieuses, et un peu « sales », comme si elles émanaient de vieux haut-parleurs défoncés.

La description convient à Célestin. « J'essaie du mieux que je le peux de mettre des éléments surprenants dans chacun de mes beats, en privilégiant un son peu lo-fi, la force du kick, l'effet sidechain [un truc de studio qui permet de moduler le son des rythmes selon leurs volumes respectifs] que l'entends souvent dans les chansons technos, j'adore cet effet. Les gens savent que c'est mon son. »

« J'essaie de penser à l'été lorsque je compose, poursuit Kevin. C'est une bonne combinaison, écouter de la musique en dansant et en faisant la fête avec les amis et la famille. C'est vraiment le feeling que je veux transmettre dans ma musique, ça réveille de bons souvenirs aux gens. »

Le Devoir

**Salle Bourgie** 15/16 La Fondation Arte Musica présente

**TRIPTYQUE**  
 Jeudi 12 mai • 19 h 30  
 Luna Pearl Woolf  
 Mélange à trois, un opéra sans paroles  
 Rum: Quatrains of Love  
 One to One to One (première)  
 Une soirée exceptionnelle où trois œuvres exaltent la dynamique du nombre trois.

**FABIO BONIZZONI**, clavecin  
 Jeudi 19 mai • 19 h 30  
 Œuvres de D. SCARLATTI, STORACE et TRABACCI  
 Claveciniste italien parmi les plus renommés!  
 Concert en lien avec l'exposition Pompeii

**CONCERT DE CLÔTURE**  
 Dimanche 5 juin • 14 h  
 Julie Boulianne, mezzo-soprano  
 Luc Beauséjour, clavecin et direction  
 Clavecin en concert  
 Héros et héroïnes de Handel  
 Extraits des opéras Tolomeo, Ottono, Ariodante, Alcina, Floridante, Radamisto et Giulio Cesare de HANDEL

Billets et programmation complète  
**SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000**

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

**LES VIOLONS DU ROY**  
 LA CHAPELLE DE QUÉBEC  
 SAISON 2015/2016

**LEONARDO GARCÍA ALARCÓN** JOËLLE HARVEY

**GARCÍA ALARCÓN DIRIGE WATER MUSIC**

**JEUDI 19 MAI À 20 H / PALAIS MONTCALM**  
**SAMEDI 21 MAI À 19 H 30 / MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL**

Les Violons du Roy rencontrent pour la première fois l'un des chefs baroques de l'heure, Leonardo García Alarcón, de même qu'une soprano hors du commun, Joëlle Harvey, et retrouvent avec plaisir les plus célèbres suites de Handel.

**LEONARDO GARCÍA ALARCÓN**, CHEF  
**JOËLLE HARVEY**, SOPRANO  
 CONCERT DU 19 MAI PRÉSENTÉ PAR Caisse de dépôt et placement du Québec

• Cantate *Il delirio amoroso*, HWV 99  
 • *Water Music*  
 - Suite n° 1 en fa majeur, HWV 348  
 - Suite n° 3 en sol majeur, HWV 350  
 - Suite n° 2 en ré majeur, HWV 349

SAISON 2016 / 2017

PALAIS MONTCALM maison de la musique  
 418 641-6040 | 1 877 641-6040

PARTENAIRE DE SAISON À QUÉBEC  
 placedesarts.com Hydro Québec  
 LE DEVOIR

514 842 2112 / 1 866 842 2112  
**VIOLONSDUROY.COM**

ABONNEZ-VOUS DES MAINTENANT

# CULTURE DE VISU

## L'art à propos de l'art conceptuel

LET'S BE OPEN ABOUT...  
L'ART CONCEPTUEL  
À Dazibao (5455, avenue de Gaspé) jusqu'au 18 juin

MARIE-ÈVE CHARRON

L'engouement pour l'art conceptuel n'est pas en voie de se tarir. Dazibao rejoint cette tendance bien vivante avec son exposition au titre sans équivoque: *Let's Be Open About... l'art conceptuel*. Dans la présentation qu'en fait la directrice France Choinière, qui a développé la proposition avec l'artiste Daniel Olson, elle rappelle à juste titre *Trafic, l'art conceptuel au Canada (1965-1980)* qui, sous forme de publication et d'expositions à travers le pays, a établi un premier examen exhaustif sur les productions canadiennes de cet art qui interroge la nature même de l'art.

Outre cet exercice historique phare, elle aurait pu aussi évoquer *Filiations conceptuelles*, présentée en 2008 à la galerie Leonard et Bina Ellen, une des institutions impliquées dans *Trafic*, qui s'intéressait, notamment avec le travail de Daniel Olson, aux inflexions plus récentes de l'art conceptuel. Au-delà du mouvement historique ancré dans les années 1960 et 1970, des formes et des stratégies persistent aujourd'hui, donnant lieu à des approches dites conceptualistes. Cela englobe tout le legs de l'art conceptuel, et il est profus.

Dans le sillage de Marcel Duchamp, pionnier incontesté, c'est la remise en question des fondements de l'art qui a été démontrée avec l'art conceptuel: le statut d'objet



La vidéo *Mount Rundle* fait plonger avec la caméra dans la matérialité d'un paysage peint à l'huile par Jo-Anne Balcaen quand elle avait 12 ans.

unique, l'attribution, les instances de légitimation (catalogue, contexte de diffusion et les autres intermédiaires), le savoir-faire, la matérialité... Les manifestations de cet héritage sont pour ainsi dire partout dans l'art actuel. C'est peut-être pour cette raison que, par la variété des sujets abordés, la proposition de Dazibao semble ratisser bien large. En même temps, l'exposition se concentre sur les œuvres de neuf artistes, de générations et de provenances différentes, qui ont le langage au cœur de leur structure et qui font souvent de l'art conceptuel un motif, une référence.

### Dialogues avec le passé

De ce fait, les allers-retours dans le temps, pour générer des dialogues avec le passé, et

les récits sont nombreux. L'exposition s'amorce d'ailleurs avec la reproduction en vitrine des *Sentences on Conceptual Art (1968)*, de Sol Lewitt, texte fondateur du mouvement. Les énoncés, qui font entre autres valoir que le processus et les idées sont sur un pied d'égalité avec l'œuvre-objet achevée, ou parfois même supérieurs à elle, mettent la table. À côté, pour souligner le passage d'une génération à une autre, la jaquette d'un livre de Fiona Banner remet en perspective le nu féminin et la question de l'auteure.

Dans un portrait filmé, Kelly Mark revisite 20 ans plus tard une de ses œuvres. Le dispositif est le même, mais elle induit une autre intention, déclarée dans le titre, qui change la signification de l'œuvre. Ainsi,

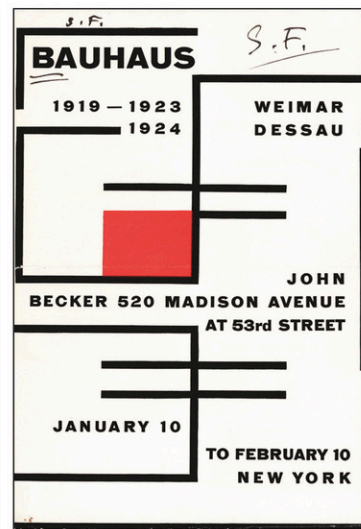
un énoncé qui accompagne l'œuvre peut en colorer la réception. C'est la manipulation formelle du texte qui se produit, par ailleurs, dans la double projection d'Ignas Krunglevicius. Elle donne à lire la retranscription d'un interrogatoire mené par un enquêteur à propos d'un meurtre. Les interventions formelles, sons, couleurs et lettrage campent l'état psychologique des personnages dans cet échange serré où l'étau se resserme autour de la présumée criminelle. D'une redoutable efficacité.

Ce témoignage dynamique, de type champ/contrechamp, tranche avec celui mené par Moyra Davey dans la vidéo *Notes on Blue*. Elle se filme dans les différentes pièces de son appartement, au moyen de cadrages décalés en train de

récrire un monologue sur l'œuvre du cinéaste britannique Derek Jarman, *Blue*. Son propos est en fait un palimpseste de citations, un collage qui entremêle sa subjectivité à d'autres récits personnels empruntés à des poètes et des littéraires. La subjectivité, que semblait évacuer l'art conceptuel, est ici exploitée à fond, mais son unité est critiquée et interrogée à travers une des formes prisées par le mouvement historique: les notes de travail et les réflexions.

Il y a aussi les œuvres de Rosika Desnoyers, d'Alexandre Jimenez, d'Elise Rasmussen, d'Emilie Serri, d'Alejandro Cesarco et de Jo-Anne Balcaen, cette dernière ressortant clairement du lot par sa finesse. La courte vidéo, *Mount Rundle*, fait plonger avec la caméra dans la matérialité d'un paysage peint à l'huile par l'artiste quand elle avait 12 ans. Dans un témoignage sonore écrit à la deuxième personne du singulier, elle raconte comment cette toile préfigurait son expérience future lors d'une résidence d'artiste dans l'Ouest canadien. Le refus de l'autorité de la tradition, que la peinture comme discipline résume, est symboliquement représenté par un flou dans le paysage qu'elle oppose au travail de ses pairs venus en résidence avec un objectif de productivité qu'elle trouve d'abord menaçant puis empreint de vacuité. Avec une pointe d'humour, l'artiste emprunte à l'art conceptuel la forme de la boucle dont le moteur s'avère l'idée. Une bonne idée.

Collaboratrice  
Le Devoir



2015 THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY  
Prospectus de l'exposition à la galerie John Becker de New York, du 10 janvier au 10 février 1931

## Fondateurs de la modernité

PARTENAIRES EN DESIGN:  
ALFRED H. BARR, JR.  
ET PHILIP JOHNSON  
Au Musée des beaux-arts de Montréal jusqu'au 21 août

JÉRÔME DELGADO

Le long fil qui relie le Bauhaus allemand et le Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) n'est pas un élastique qui risque de casser. Bien au contraire, clame la petite exposition *Partenaires en design: Alfred H. Barr, Jr. et Philip Johnson*. Petite, en nombre de salles (1), mais sensée et condensée que cette longue histoire faite d'objets et du goût pour le moderne (lire actuel).

Tout entre dans l'ordre des choses, et dans les cinq estrades thématiques qui composent l'expo du musée de la rue Sherbrooke. Entre le Bauhaus, école d'architecture et de design qui a jeté les bases du modernisme, et le MBAM de 2016, plus d'un épisode s'échelonne. À celui des Alfred H. Barr et Philip Johnson cités dans le titre succèdent ceux du MoMA de New York, de la passionnée de design Liliane M. Stewart, du Musée des arts décoratifs qu'elle a fondé, de la collection du MBAM et, enfin, du Programme Liliane et David M. Stewart pour le design moderne, l'entité qui a conçu l'expo.

*Partenaires en design* est le dernier projet entrepris par Liliane M. Stewart, décédée en 2014. Il réunit 70 objets, autant du mobilier que de la vaisselle, ainsi que des textiles et des machines. Parmi les gros morceaux figure la cuisinière Electrochef (1930), de Warren Noble et Emil Piron, dont les éléments, notamment le four, semblent en flottage. L'objet appartient au MBAM après avoir transité entre les mains de dame Stewart, comme beaucoup de ce qui est exposé. On peut cependant dire que tout, ou presque, émane du MoMA. Le musée de Manhattan, fondé en 1929, a renouvelé le programme muséal, ouvrant les portes à des disciplines telles que les arts dits industriels. Bien que le modèle puisse être contesté, un musée encyclopédique, comme le MBAM, poursuit avec honneur l'initiative new-yorkaise.

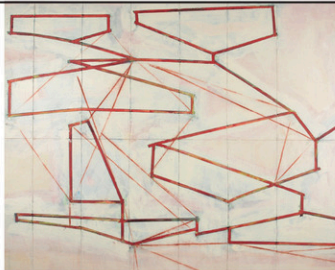
L'âme pionnière du MoMA était celle d'Alfred H. Barr et Philip Johnson, respectivement son premier directeur et son premier conservateur d'architecture. Leurs idées, qui culminent avec le style international, leur sont venues de voyages en Europe, entre 1927 et 1931.

Inspirées des préceptes du Bauhaus pour les angles droits et les formes simples, leurs expos, telles que *Machine Art (1934)*, ont fait école. Avec ses 600 pièces, exemples du mariage entre beauté et fonction, cette expo a droit à une des aires thématiques de *Partenaires en design*. C'est là qu'on retrouve la cuisinière Electrochef.

Si l'expo surprend pour sa thèse de départ — la collaboration entre Barr et Johnson serait méconnue —, elle ne s'empêtre pas dans les détails. Les cinq sections proposent des arrêts succincts, mais évocateurs de

GALERIE  
BERNARD

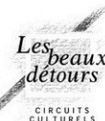
RICHARD CLOUTIER  
LES VOYAGES ORGANISÉS  
Exposition du 12 mai au 18 juin 2016  
Vernissage le 11 mai de 17h à 20h  
3926, rue Saint-Denis, Montréal  
514 277 0770 — galeriebernard.ca



Voyage exclusif aux beaux détours  
du 24 septembre au 9 octobre 2016

**HONFLEUR, PARIS ET LA CAMPAGNE FRANÇAISE**  
la côte normande, le Calvados et l'art impressionniste,  
Satie, Ravel, Debussy, des jardins, des musées...  
Détails sur demande - Réservez maintenant!

Un peu d'été aux États-Unis, les 12 et 13 août,  
spectacle inédit au **SARATOGA PERFORMING ARTS CENTER**  
**L'OISEAU DE FEU** de Stravinsky : musique et marionnette  
et le **BREAD AND PUPPET MUSEUM** au Vermont  
Prix spécial jusqu'au 12 mai!



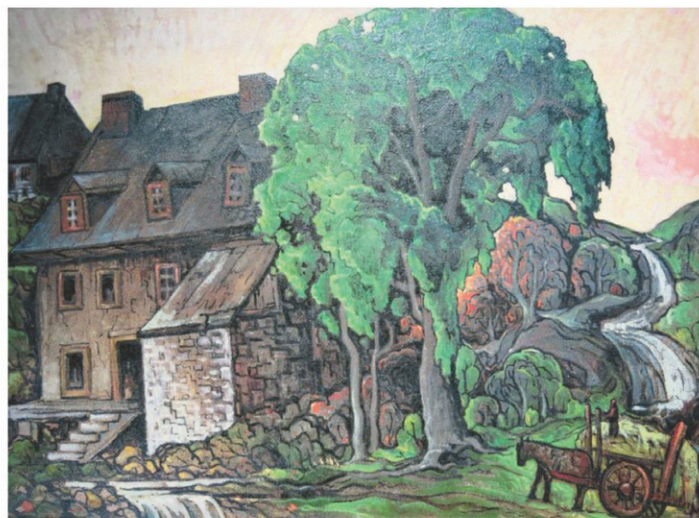
www.lesbeauxdetours.com  
514-352-3621  
En collaboration avec Club Voyages Malavoy  
Titulaire d'un permis du Québec

*Galerie Claude Lafitte* depuis 1975

CÉLÈBRE 40 ANS DANS LE DOMAINE DE L'ART

Prestigieuse exposition :  
15 œuvres de Marc-Aurèle Fortin  
jamais vues du public depuis près de 50 ans

Pour voir les œuvres : <http://lafitte.com/expositions.htm>



"Moulin à l'île d'Orléans" v. 1941, huile sur toile, 29" x 39"

7 au 28 mai, mardi à samedi de 11h à 17h  
Toutes les œuvres sont disponibles pour achat

31 mai - 18 juin : **Maîtres Québécois**  
Alleyn, Ferron, Gagnon, Hurtubise, Lemieux, McEwen, Mousseau,  
Pellan, Riopelle, Suzor Côté

Achetez tableaux de maîtres canadiens et européens

2160, rue Crescent, Montréal, H3G 2B8, (514) 842-1270

[lafitte@lafitte.com](mailto:lafitte@lafitte.com) - [www.lafitte.com](http://www.lafitte.com)



Le CCA tient à remercier de leur appui généreux le ministère de la Culture et des Communications, le Conseil des Arts du Canada, le Conseil des arts de Montréal, la Graham Foundation for Advanced Studies in the Fine Arts et Hydro-Québec.

Fier partenaire  
Hydro Québec

Testa & Weiser, Carbon Tower (prototype), rendu extérieur de la base de la tour, 2002. Dossiers d'archives Testa & Weiser, Collection Centre Canadien d'Architecture, Montréal. Don de Peter Testa et Devyn Weiser. © Peter Testa et Devyn Weiser

CCA  
Centre Canadien d'Architecture  
Canadian Centre for Architecture  
cca-cca

Archéologie du  
numérique:  
complexité et  
convention  
11.05. —  
16.10 2016

## CULTURE › MÉDIAS

## Le péril jeune

Comment la télévision peut-elle rejoindre la génération des natifs du numérique ?

STÉPHANE BAILLARGEON

L'abonné type de la chaîne Teletoon est un jeune homme de 22 ans. Ce réseau est d'ailleurs le plus populaire de la tranche d'âge des 18-34 ans après les chaînes spécialisées en sports. Mercredi, Teletoon a dévoilé un nouveau projet d'émission qui sera lancé en septembre. L'humoriste Mike Ward sera aux commandes de ce cabaret *live*, diffusé quatre fois par semaine, en direct de la plaza St-Hubert à Montréal. L'octogénaire Edgar Fruitier sera des collaborateurs.

Et comment cette bonne vieille chaîne a-t-elle dévoilé ces détails et ses intentions? Sur Facebook. La diffusion en direct a généré 245 000 connexions et 7000 messages de réactions en 20 minutes.

Voilà donc, en concentré, comment les rapports au médium très XX<sup>e</sup> siècle sont en train de muter en début de troisième millénaire. Les jeunes regardent encore la télé, mais pour les rejoindre il faut miser sur le contenu original qui leur ressemble en passant par les nouvelles plateformes de diffusion maximisant les chances d'interaction.

Les données sur le *Mike Ward Show* (c'est son titre) ont été révélées dans le cadre du congrès annuel de l'Association québécoise de la production médiatique (AQPM) qui réunissait les forces vives du milieu du cinéma et de la télévision en milieu de semaine à Québec. La célébration des 50 ans de l'AQPM a fourni l'idée de se questionner sur le renouvellement des publics, et en particulier sur l'art

et la manière de « séduire les enfants du millénaire ».

### La bataille des écrans

Les milléniaux/millennials (aussi dits Y) sont nés avec le Web. Ils sont âgés de 18 à 34 ans et sont maintenant plus nombreux que les baby-boomers. Les Z suivent. Ils sont ados.

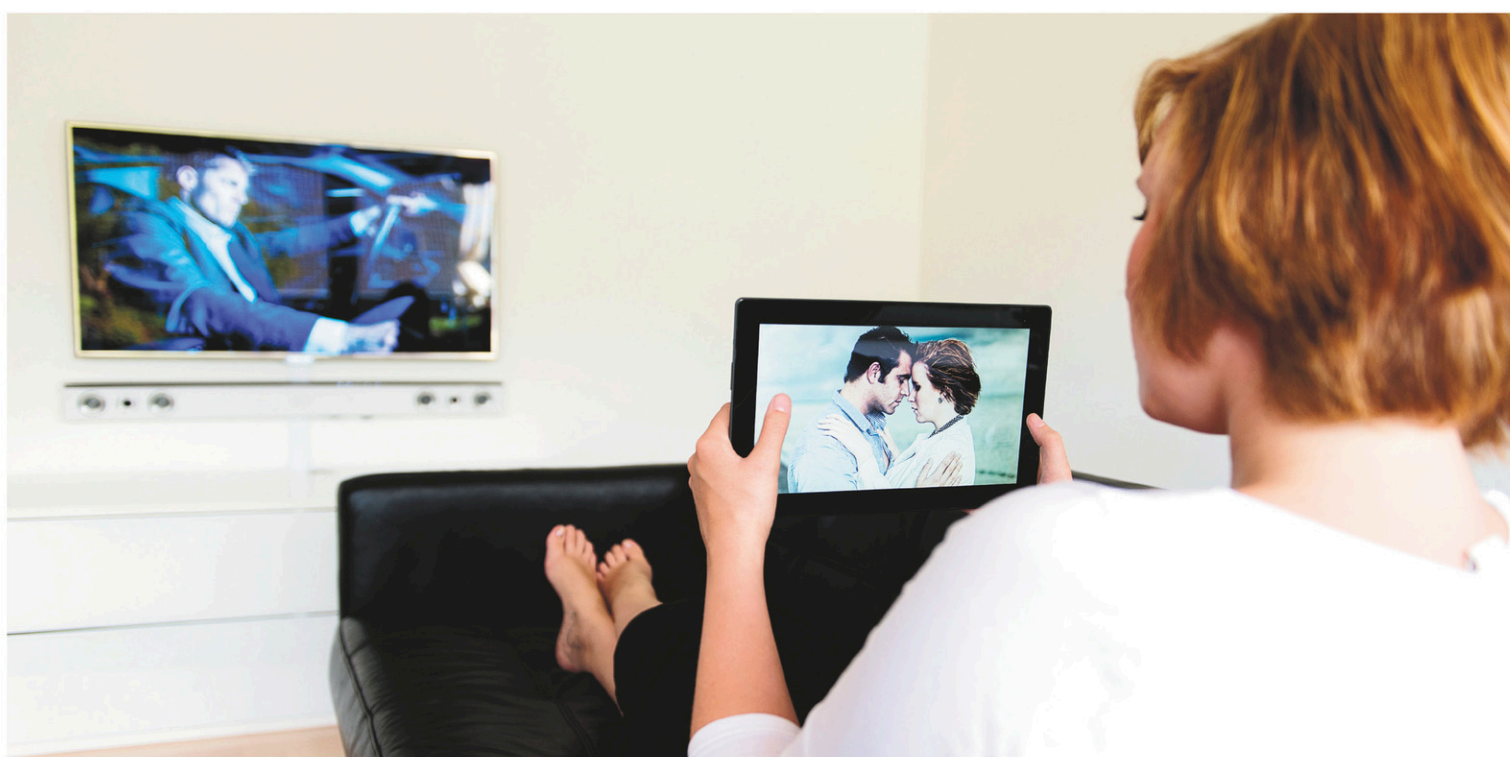
Les études exposées aux quelque 150 congressistes montrent que ce nouveau monde fréquente encore la télé, mais moins. Des données québécoises inédites de Numéris établissent que 97,3% des Z francophones et 97,6% des Y regardent la télé linéaire.

Comme les vieux, quoi. Ils y passent par contre moins de temps, en gros une vingtaine d'heures par semaine par rapport à près de 38 heures pour les 35 ans et plus.

« La télé est encore le média dominant », résume Louise-Hélène Paquette, directrice de la veille stratégique d'ICI Radio-Canada, qui a révélé ces statistiques inédites jeudi matin. La fréquentation s'effrite, mais nous ne sommes pas encore face à une rupture radicale. »

La fracture générationnelle a été mise en évidence pendant la deuxième journée du congrès, mercredi. Le Fonds des médias du Canada (FMC) propose une synthèse annuelle des tendances à l'industrie. Celle de 2016 met l'accent sur « l'expérience ». Celle des plus jeunes semble de plus en plus en rupture avec celle des plus vieux.

« Les 35 ans et moins ne regardent pas beaucoup la télévision », explique Stéphane Cardin, vice-président des affaires publiques et des relations avec l'industrie du FMC. Les milléniaux la regardent à moitié



Les 35 ans et moins ne regardent plus la télévision, mais plutôt des écrans.

moins que les gens de 65 ans et plus, et ils composent la moitié de la population. Pour un producteur, c'est une réalité fondamentale: il faut maintenant servir deux clientèles différentes. »

M. Cardin donne l'exemple de sa propre fille de 12 ans qui semble avoir complètement rompu avec la vieille boîte à images. « Depuis qu'elle a son iPhone, je ne l'ai pas vue seule fois devant un autre écran », dit le papa vice-président.

D'autres données de M<sup>me</sup> Paquette établissent que neuf Z sur dix ont maintenant un téléphone intelligent, par rapport à 52% des 35 ans et plus. Ils sont autant sur Facebook, comme les Y d'ailleurs.

« On ne regarde plus la télé, on regarde un écran », résume Francis de Roussan Bouchard, 24 ans, qui a sondé des amis de son âge avant sa présentation. On utilise le mobile pour faire le lien vers le contenu télévisuel. Il a d'ailleurs expliqué l'importance des sous-titres dans ce nouveau cadre pour pouvoir par exemple regarder une vidéo sur son téléphone, en public.

### Disruption

« La télé traditionnelle est challengée », explique Pascal Lechevallier, fondateur de la firme franco-française What's Hot Media. Elle n'a plus le monopole de l'image et elle doit se repenser pour accompagner les milléniaux. »

Les signes se manifestent partout. Les 18-24 ans fréquentent autant sinon plus Facebook que la télé traditionnelle. La chaîne française Canal +, spécialisée dans la distribution par abonnement, se dirige vers une perte de 400 millions cette année. « Il faut trouver un autre modèle, et il faut le trouver vite », résume le conseiller stratégique.

Lui-même préfère parler de « disruption » pour saisir conceptuellement la transformation en marche qui n'est pas une destruction mais une création, a-t-il précisé. Avec les plus jeunes, elles se manifestent par exemple par l'échange d'un milliard d'images par jour sur le réseau Snapchat. Deux internautes sur trois de 15-25 ans regardent des vidéos en ligne.

« En France en tout cas, les organismes de subvention n'ont pas encore bien accompagné la production et la distribution sur les nouvelles plateformes », dit M. Lechevallier. Il faut donc aller vers ces nouveaux réseaux et s'adapter à cette nouvelle économie, par exemple en modifiant le financement des programmes. »

Les grands joueurs s'adaptent. Twitter a acheté les droits de diffusion de quelques matchs de football professionnel américain. Vivendi vient d'engager 100 millions pour produire une soixantaine de web-séries qui seront distribuées internationalement. « Les milléniaux ont migré vers les plateformes mobiles, et c'est là qu'il faut les retrouver », dit le spécialiste.

Les producteurs et les diffuseurs nationaux s'adaptent aussi. La série *Like-moi* de Télé-Québec (TQ), parlant des Y aux Y, en capsules facilement reproductibles sur les nouvelles plateformes, a été souvent citée en exemple cette semaine.

« Like-moi a été pensé pour intéresser cette génération. C'est une stratégie pour que les 13-34 ans adhèrent à nos contenus », explique Denis Dubois, directeur général de la programmation de TQ.

Peu importe l'écran au fond, du moment qu'il attrape des audiences.

La télé éducative de l'Ontario (TFO) l'a compris et elle mise à fond sur la diffusion de ses contenus pour les jeunes et les très jeunes par l'intermédiaire de chaînes en ligne. « Il y a deux ans encore, nous utilisions Facebook pour diffuser la publicité sur nos émissions », explique Laurent Guérin, directeur principal du contenu web-télé de TFO. « Maintenant, nous diffusons directement nos émissions sur Facebook. Je ne peux pas prédire quel sera le prochain réseau sur lequel les enfants des milléniaux vont se brancher pour communiquer. Mais je sais que pour une bonne part, les milléniaux nous ont déjà échappé... »

Le Devoir



DENIS FARLEY

Ludwig Mies van der Rohe (1886-1969), chaise Barcelona 1929 (exemplaire vers 1960)

## DESIGN

SUITE DE LA PAGE E 6

l'aventure provoquée par l'arrivée en Amérique du Bauhaus (et des Gropius et Moholy-Nagy qui grappillaient autour).

Autant on rend ici hommage à l'œil de Liliane M. Stewart (l'aire « Répandre le message du design moderne » semble être un minuscule à sa mémoire), autant on fait de Barr et de Johnson les fondateurs de notre modernité. Ainsi, les zones dédiées aux « appartement[s] » de l'un et de l'autre proposent des meubles d'un Ludwig Mies van der Rohe. Ça en dit beaucoup.

« Le terme moderne désigne ce qui est actuel », exprimait, en 1935, Philip Johnson. En présentant cette modernité née il y a trois quarts de siècle dans le Carré d'art contemporain, le MBAM joue d'audace. Avec raison. L'absence de chronologie claire favorise le mélange de temporalités, sans nuire à la compréhension du propos. Enfin, le cinéaste Philippe Baylaucq (*Hugo et le dragon*) a reçu le mandat d'animer les années 1930 par des petits films autostéréoscopiques (des images 3D, sans recours à des lunettes). Plutôt que de tomber dans une nostalgie prévisible,



MBAM

Charles Eames (1907-1978) et Ray Eames (1912-1988), meuble de rangement, modèle ESU 421-C, vers 1949

les objets et lieux prennent dès lors vie d'une manière nouvelle et inusitée.

Après Montréal, l'expo voyage à Boston, à Bielefeld, dans l'ouest de l'Allemagne, et à New York.

Collaborateur  
Le Devoir

cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma  
cinéma théque qc cinéma théque qc cinéma théque qc cinéma théque qc cinéma théque qc cinéma théque qc cinéma théque qc

**DÈS LE 6 MAI 18h00**

**À L'AFFICHE 14h30 19h30**

**Francofonia**  
Un essai d'Alexandre Sokourov, 88 min - VOSTF

**À L'AFFICHE 16h15 21h10**

**Les Vaillants**  
Un documentaire de Pascal Sanchez, 79 min - VO

**Montréal New Wave**  
Un documentaire d'Erik Cimon, 92 min - VOSTF

335, boul. de Maisonneuve est (514) 842-9768 cinemathèque.qc.ca  
berri-ugam cinemathèque.quebecoise cinemathèqueqc

★★★★★

« ... CETTE COMÉDIE EST UNE VRAIE RÉUSSITE. »  
FEMME ACTUELLE

★★★★

« UNE CHARMANTE INTRIGUE RÉGLÉE AU QUART DE TOUR, COMME DU PAPIER À MUSIQUE. »  
LE DEVOIR

MANDARIN CINÉMA & STUDIOCANAL PRÉSENTENT

CLAUDE BRASSEUR GUILLAUME DE TONQUÉDEC NOÉMIE SCHMIDT FRÉDÉRIQUE BEL

ELLE A BESOIN D'UN LOGEMENT. IL N'A BESOIN DE PERSONNE.

**L'étudiante et MONSIEUR HENRI**

UN FILM DE IVAN CALBÉRAC

SCÉNARIO ET DIALOGUES DE IVAN CALBÉRAC D'APRÈS LA PIÈCE ÉPONYME

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE

QUARTIER LATIN CINÉMA Beaujeu PONT-VIAU 16 STE-ADELE DRUMMONDVILLE  
BOUCHERVILLE LE TAPIS ROUGE LE CLAP GATINEAU SHERBROOKE

www.azfilms.ca

De tension  
et de vide

MARYLAND

★★★

Drame psychologique d'Alice Winocour.  
Scénario: Alice Winocour, Jean-Stéphane Bron.  
Avec Matthias Schoenaerts, Diane Kruger, Paul  
Hamy, Victor Pontecorvo. France-Belgique, 2016,  
98 minutes.

ODILE TREMBLAY

Alice Winocour est la cinéaste française qui nous avait donné l'excellent *Augustine* en 2012, fascinant pas de deux à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle entre un célèbre neurologue et une patiente atteinte de troubles hystériques. Elle est également la coscénariste de *Mustang* de la Franco-Turque Deniz Gamze Ergüven (en nomination aux derniers Oscar, prix César du meilleur scénario original). *Maryland*, n'en doutons point, ne recevra rien cette fois côté scénario. La mise en scène de ce film est plus aboutie que son intrigue abracadabrante.

Toutes sortes de fils sont tissés dans ce film qui mélange la production d'action au drame psychologique, en passant par la romance. Avec de bonnes idées qui s'emboîtent mal, mais une vraie tension. C'est un peu *La Belle et la Bête*. Le Belge Matthias Schoenaerts joue du muscle comme dans *Bullhead*, et porte avec son charisme habituel un rôle d'homme meurtri sous son apparence de fier-à-bras, ici en militaire souffrant d'un syndrome post-traumatique au retour d'Afghanistan. Ne pouvant reprendre du service, Vincent devient le garde du corps de l'épouse (Diane Kruger) d'un homme d'affaires libanais véreux, qu'on découvrira trafiquant d'armes.

Entre les hallucinations visuelles et auditives de Vincent (excellente trame sonore, quand elle n'est pas survitaminée par une musique tonitruante), ses passages à vide, ses retours en arrière, en constant état d'alerte, on le voit doué d'un vrai sens du danger. Le tout, en surveillant à chaque instant cette femme qui le trouble. Tout cela est bien filmé, entre réalités et fantasmes, en écho sensoriels, et *Maryland*, nom du chic domaine où le couple organise des réceptions princières, devient au fil des jours une forteresse assiégée. C'est stylisé, avec excès de ralentis quand même, mais le rythme s'impose et comme tout passe à travers la perception du personnage masculin, c'est de son corps et de son visage dont la caméra s'empare. La riche demeure devient de son côté allégorique. Diane Kruger, en général trop écourtée pour le rôle, semble une statue sans états d'âme, qui prend des risques absurdes et ne comprend jamais rien, même après avoir failli y laisse sa peau avec son enfant. Un épisode de plainte à la police sans suivi après agression grave semble particulièrement surréaliste.

*Maryland* a changé de registre entre-temps à travers des poursuites à la *Drive*, avant de s'enfoncer dans un huis clos, dès que, le mari parti, l'épouse, l'enfant et le garde du corps s'enferment dans le sanctuaire profané par des ennemis masqués. Tout bascule alors dans le thriller d'action, hormis les instants à la cuisine qui permettent aux personnages de communiquer un tant soit peu, tout passera désormais par des combats sanglants entre ce Tarzan et des ennemis jamais identifiés et par son amour muet pour la femme d'un autre monde qui le toise.

Schoenaerts est très bien, répétons-le, en mode renfermé, avec une faille parfois perceptible, en retrait de lui-même, mais il porte le film tout seul, et Diane Kruger aurait intérêt à effacer *Maryland* de son CV, car elle y est une pure potiche.

Faute d'un scénario en déroulement crédible, d'une résonance émotive et psychologique, le film reste en surface de son thème. La fin hallucinatoire peut se défendre, tout ça à travers une facture très honorable. Au final, Alice Winocour aura bien filmé beaucoup trop de vide.

Le Devoir

## Vie de château, vie de mensonges

BELLES FAMILLES

★★★★ 1/2

Comédie dramatique de Jean-Paul Rappeneau.  
Avec Mathieu Amalric, Gilles Lellouche, Nicole  
Garcia, Marina Vachth. France, 2015, 113 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Dans la carrière de Jean-Paul Rappeneau, son adaptation de *Cyrano de Bergerac* avec un Gérard Depardieu à un sommet qu'il a depuis dégringolé, représente un arbre majestueux cachant une forêt de rires et de légèreté. Car il ne faut pas oublier qu'il fut l'un des scénaristes de *Zazie dans le métro*, une brillante fantaisie au service de l'œuvre de Raymond Queneau, et le réalisateur de comédies pétillantes (*La vie de château*, *Le Sauvage*, *Tout feu, tout flamme*, *Bon voyage*) peuplées de figures agitées, et parfois un peu écervelées.

Même s'il tourne très (trop) peu, laissant souvent passer une décennie entre deux films, Jean-Paul Rappeneau reste fidèle à sa manière dans *Belles familles*, ce titre où l'absence de trait d'union dénote un trait d'ironie. Il s'inscrit aussi dans une longue tradition française de marivaudage et de cocufiage, procédés usés à la corde mais qu'il maîtrise à la perfection, plaçant le tout dans le contexte étouffant de la province, ce qui ajoute à la complexité des secrets à préserver.

Ils finissent à peu près tous par être dévoilés dès le moment où Jérôme Varenne (Mathieu Amalric, plus intense que romantique) pose le pied à Paris, riche homme d'affaires établi à Shanghai, ville qui ne semble pas encore assez loin de sa famille toxique. Lorsqu'il apprend que la demeure familiale, imposante, somptueuse mais au bord de la ruine, fait l'objet d'un litige entre la mairie d'Ambray, une ville de province, et Grégoire, un ami d'enfance (Gilles Lellouche) qui veut aussi l'acquérir, il se précipite sur les lieux. Or, sa seule présence suffira à attiser la colère de son frère (Guillaume de Tonquébec), les névroses de sa mère (Nicole Garcia), l'attraction de la séduisante compagne de



André Dussolier, à droite, en fait des tonnes devant une Nicole Garcia indifférente.

Grégoire (Marina Vachth, celle qui fut *Jeune et jolie* pour François Ozon), découvrant au passage des révélations entourant son père depuis longtemps décédé, qu'il a toujours détesté.

*Belles familles* démarre sur les chapeaux de roues et s'engage dans sa course folle à un rythme qui ne fléchira jamais. Cette frénésie s'articule grâce à l'abondance de révélations (parfois saugrenues) qui tapissent ce récit de trahisons et de réconciliations, mais il y a aussi le style Rappeneau, qui lui non plus ne donne aucun signe de paresse. Entre les nombreuses joutes verbales, foires d'empoigne et numéros de séduction (André Dussolier en fait des tonnes devant une Garcia indifférente), le cinéaste ne laisse rien au hasard, chargeant

l'écran de gestes anodins du quotidien, de figurants traversant l'écran au pas de course, d'automobilistes impatientes, Rappeneau ayant assimilé depuis longtemps les principes fondamentaux de la *screwball comedy*.

Il y a bien sûr cette posture typiquement franco-française, *Belles familles* étant porté par un babillage incessant qui fait le charme, parfois irritant, des meilleures études de mœurs du cinéaste, les couples se détruisant au gré des humeurs et des hasards. Mais avec toujours ce délicieux sourire aux lèvres pour célébrer la vie de château, ou cautionner une vie de mensonges...

Collaborateur  
Le Devoir

## Ils aiment leur HLM

Loin des clichés pour entendre vibrer le cœur du quartier Saint-Michel à Montréal

LES VAILLANTS

★★★★

Documentaire de Pascal Sanchez.  
Québec, 2015, 79 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Le documentariste Pascal Sanchez (*La reine malade*, *Littoral*) a fait le choix (courageux) du silence et de l'observation patiente dans *Les vaillants*, concédant de rares informations factuelles tirées de son carnet de tournage et superposées à ses images. Parmi celles-ci: la mort d'un jeune homme, tué par balle là où il avait trébuché sa caméra pendant un an. La mention devient un peu le symbole d'un échec, d'une tragédie maintes fois répétée, mais qui n'étonne plus personne.

En effet, pourquoi un meurtre dans le quartier Saint-Michel à Montréal serait-il considéré comme une surprise, diront les cyniques? C'est principalement à eux que Pascal Sanchez s'adresse, prenant le temps de démontrer que derrière les faits divers et les clichés se cache une population fière, combative, généreuse. Et tout aussi imparfaite que n'importe quelle communauté qui aime bien céder à la paresse et au potinage.

Pour en décrire les caractéris-



LES FILMS DU 3 MARS

Ces vaillants représentent un véritable modèle à suivre.

tiques, épinglez les travers et célébrer sa débrouillardise, le cinéaste a choisi le pari de la durée, prêt à passer une année au milieu d'un assemblage d'habitants à l'architecture tristement fonctionnelle, beaucoup moins désolante lorsque les voisins bavardent sur les perrons et que les cris des enfants brisent la monotonie des jours. Premier constat réjouissant: une organisation de résidents tente l'impossible, depuis le début des années 2000, pour redorer le blason de ce secteur de la

ville plus connu pour ses émeutes que pour ses mouvements citoyens.

Les initiatives de ce petit groupe de bénévoles de tous les horizons ethniques et culturels n'ont rien de flamboyant: épluchettes de blé d'Inde, réveillons de Noël, etc. Pour l'organisation, ils ne peuvent compter que sur une poignée de convaincus, par ailleurs difficiles à mobiliser lors de l'assemblée générale annuelle, moment symbolique choisi par le cinéaste pour débiter, et clore, son incursion bienveillante.

Entre deux activités sociales,

plusieurs membres de cette communauté savent tisser des liens fraternels, n'hésitent pas à verser quelques larmes devant la caméra, ou à étaler leur vie privée dans ce qu'elle a parfois de plus saisissante (une des protagonistes exhibe ses photos de mariage avec une fierté ostentatoire). Tout cela apparaît parfaitement anecdotique, d'une banalité confondante, mais c'est sans compter sur la grande humanité de ces héros du quotidien, ceux et celles qui s'occupent d'éveiller des enfants grandissant trop vite sur le béton, ou ce joyeux bataillon de bonnes âmes réglant au quart de tour la distribution de paniers de Noël.

Ces vaillants, qui visiblement n'arrêtent jamais (même la bande sonore du générique final illustre, avec une pointe d'ironie amusante, ce zèle contagieux), représentent un véritable modèle à suivre. À Saint-Michel comme ailleurs, les solutions miraculeuses contre le racisme, la pauvreté et le décrochage scolaire n'existent pas. Ce n'est pas une raison pour se plaindre ou rester les bras croisés; les personnages de Pascal Sanchez ont mieux à faire.

Collaborateur  
Le Devoir

« Profondément beau, bouleversant et saisissant. »  
Marie-Paule Grimaldi,  
Ciné-Bulles

★★★★★  
« Du cinéma. Du beau. Du vrai. »  
Marc-André Lussier,  
La Presse

66<sup>e</sup> Internationale  
Festival de  
Génération

**AVANT LES RUES**  
TEWEHIKAN EPWAMOCI MESKANAWA  
UN FILM DE CHLOÉ LERICHE

RYKKO BELLEMARE    JACQUES NEWASHISH    KWENA BELLEMARE BOVIN    MARTIN DUBREUIL

FILM DISTRIBUTION PRÉSENTE UNE PRODUCTION LES FILMS DE L'AUTRE AVEC RYKKO BELLEMARE - JACQUES NEWASHISH - KWENA BELLEMARE BOVIN - MARTIN DUBREUIL  
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE GAUCO BERNARDINI    RÉALISATEUR CHLOÉ LERICHE    MONTAGE MARIÉ-PIERRE LERICHE  
Avec la collaboration de NATHALIE SANDOZ/LELUC    SON MARTINE BOUQUIN    VISUEL BELLEMARE    STYLING STÉPHANE BERGON    MUSIQUE ORIGINALE ROBERT MARTEL/LELUC    PRODUCTION DÉVELOPÉE ZHAO TONG/BA    SCÉNARIO RÉALISATION ET PRODUCTION CHLOÉ LERICHE  
WWW.AVANTLESRUES.COM

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

CINÉMA BEAUBIEN  
2396, Beaubien E. 514-721-6060

MAISON DU CINÉMA  
SHERBROOKE

CINÉMA ODYSSEE  
CHICOUTIMI

CONSULTEZ  
LES GUIDES-  
HORAIRES  
DES CINÉMAS

★★★★★  
« Une histoire alléchante,  
une écriture maîtrisée et  
des acteurs formidables. »  
Emilie Rivenq, ELLE

EPITHÈTE FILMS PRÉSENTE

SYLVIE TESTUD    GRÉGOIRE GADEBOIS  
MATHILDE BISSON    ZACHARIE CHASSERIAUD

**AU PLUS PRÈS  
DU SOLEIL** UN FILM DE  
YVES ANGELO

SCÉNARIO YVES ANGELO    FRANÇOIS DUPEYRON ET GILLES LEGRAND    DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE PIERRE-HUGUES GALIEN    COSTUMES BERNARD BRIDON    COSTUMES ANNE-MARIE SANCHEZ    SON LUCIEN BALDAR    JEAN MALLET ET JEAN-PIERRE LAFORCE  
MONTAGE FABIENNE POTEAU    PRODUCTION EXECUTIVE FREDERIC BLUM    PRODUCTION SCÉNARIO YVES ANGELO    UNE PRODUCTION EPITHÈTE FILMS AVEC LA PARTICIPATION DE ICS EN ASSOCIATION AVEC SUD-CINÉMA 11    COFINANÇÉ PAR LA BANQUE POSTALE IMAGÉ 7  
ET LA BANQUE POSTALE IMAGÉ 8 AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION PROVINCIALE ALPES CÔTE-D'AZUR EN PARTENARIAT AVEC LE CNC    PRODUIT PAR FREDERIC BRILLON ET GILLES LEGRAND    DISTRIBUTION EPIC FILMS VENTES INTERNATIONALES DE FOX FILMS

#AuPlusPresDuSoleil    facebook.com/funfilmdistribution/

EPITHÈTE    OCS    CORNER    FORTINEMA    Be for Films    ANR    BAC    Fun

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

CINÉMA BEAUBIEN  
2396, Beaubien E. 514-721-6060

CINÉMA LE CLAP

CONSULTEZ LES GUIDES-  
HORAIRES DES CINÉMAS